



**C**omment expliquer l'intérêt actuel pour l'histoire suisse, longtemps mésestimée, voire déconsidérée par les élites intellectuelles, les médias et l'opinion publique?

**François Walter:** – C'est une question que l'on me pose assez souvent. Il y a plusieurs années, je n'aurais d'ailleurs pas parié sur ce regain d'intérêt pour l'histoire nationale, car ce goût va à l'encontre des courants profonds de notre société. Notre monde privilégie le présent, l'immédiateté, les flux continus de l'information, la performance. Nous souffrons d'un «présen-

tisme» qui s'oppose à l'établissement d'une histoire sereine, nuancée et objective. C'est paradoxal.

**Paradoxal?**

– Cet intérêt pour l'histoire s'inscrit dans une époque dominée par deux tendances lourdes. D'une part l'inquiétude de la population pour le présent et incidemment pour l'avenir: demain est toujours imaginé moins bon qu'aujourd'hui. De fait, pour beaucoup de personnes, il redevient important de savoir d'où l'on vient. D'autre part, la passion patrimoniale.

Notre société a désormais tendance à considérer toute trace du passé comme objet de patrimoine. Ces vingt dernières années, le droit à la parole de tout un chacun a permis de valoriser considérablement le témoignage et la mémoire, marqués par la subjectivité et l'émotion. Parfois au détriment de l'objectivité historique. Aujourd'hui, les éditeurs adorent les récits de vie, qui ont bien entendu leur intérêt. Mais cette inflation de témoignages, parfois légitimée par des revendications mémorielles porteuses de débats animés, voire conflic-

FRANÇOIS WALTER

# « Beaucoup de Suisses sont orphelins de leur passé »

L'historien François Walter, d'origine fribourgeoise, publie une série de livres sur la Suisse qui apportent distance et fraîcheur dans la compréhension du passé national. Entretien autour de Clio, muse de l'histoire, de Mnémé, muse de la mémoire, et de Dame Helvétie.

François Walter est professeur à l'unité d'histoire nationale et régionale à l'Université de Genève.

Thibaut Kaeser

tuels, n'est pas favorable à l'établissement d'un récit historique distancié, idéal de tout historien.

## L'historien serait-il le rempart contre les assauts contradictoires des mémoires ?

– La faveur actuelle de l'histoire peut être comprise comme cela, mais pas seulement. Les questionnements identitaires que l'on observe expriment un besoin d'histoire et d'identité au niveau aussi bien individuel et du groupe que de la nation. L'usage de l'histoire permet de se pro-

téger et de se rassurer contre des choses perçues, à tort ou à raison, comme des menaces. On le voit bien avec la crise d'identité que la Suisse traverse depuis le milieu des années 1990. La crise des fonds en déshérence (la « crise des fonds juifs »), qui a éclaté en 1995, marque le début de cette période. Elle a été ressentie comme un traumatisme.

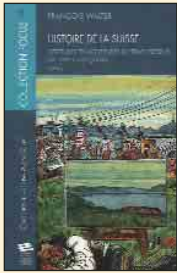
## A ce point-là ?

– La Suisse n'imaginait pas que l'on puisse la critiquer avec tant de vigueur. Drapé dans sa dignité, le pays

se considérait comme sûr et stable, riche de sa tradition d'ouverture aux démunis, de sa fibre humanitaire, de sa politique de neutralité et de bons offices. Que la Suisse ait été traitée de « profiteuse de guerre » au détriment de juifs victimes du nazisme a fait très mal à l'identité helvétique.

A cela se sont ajoutés d'autres événements qui, en s'enchaînant, ont prolongé cette crise, ce climat de perte de confiance : le crash du vol 111 de Swissair à Halifax (2 septembre 1998) ; la tuerie au parlement de Zoug (27 septembre 2001) ; la faillite de Swissair,

## La Suisse dépoussiérée



L'actualité de François Walter est riche de publications abordables pour le grand public. Son cinquième tome concernant l'histoire de la Suisse s'achève sur les *Certitudes et incertitudes du temps présent (de 1930 à nos jours)*. On ne peut que recommander cette série de petits livres, disponibles aussi dans un coffret, en raison de leurs qualités évidentes: clarté du propos, pertinence du regard, densité des informations et souci pédagogique s'accordent pour permettre au lecteur de se retrouver dans ses souvenirs ou, mieux encore, de découvrir l'histoire nationale.

Dans un autre registre, *La Suisse. Au-delà du paysage* est une porte d'entrée imagée et légère sur une

Confédération à part, à travers ses symboles, ses images d'Epinal, les étapes de sa constitution et ses questionnements présents. La partie «Témoignages et documents» permet de poursuivre la lecture grâce à des choix intelligents de textes significatifs, entre passé et actualité. Une invitation à la découverte pleine de fraîcheur. ■ TK

**François Walter**, *Histoire de la Suisse*, Editions Alphil, Presses universitaires suisses, cinq tomes de 130 et 150 pages chacun.

**François Walter**, *La Suisse. Au-delà du paysage*, Découvertes Gallimard, Série Histoire, 128 pages.

emblème de la réussite économique, de la technique et du savoir-faire helvétiques, le fameux *Grounding* (2 octobre 2001); l'accident du tunnel de Gothard (24 octobre 2001).

Puis, alors que l'on croyait la tempête apaisée est survenue, en 2008, la crise de l'UBS. Ce fut l'ébranlement du secret bancaire. La Suisse avait perdu son symbole d'aviation et voilà que sa principale banque vacillait... Cela a affecté les certitudes de nombreux citoyens.

### L'histoire ferait donc office de repli?

– Pas forcément, mais elle peut être exploitée par des courants de pensée et des partis politiques, quels qu'ils soient au demeurant. On voit bien que l'UDC a capitalisé sur ce sentiment de perte, sur ces blessures liées à des attaques réelles ou fictives – là n'est pas la question puisque l'on est dans le domaine de l'émotionnel, du subjectif. Cela dit, c'est grâce aux historiens que l'on est sorti de l'affaire des fonds en déshérence.

### Quel a été le rôle des historiens?

– On peut discuter les résultats de la commission Bergier, mais on ne peut

méconnaître un élément important: alors que les politiciens et même le Conseil fédéral étaient démunis face aux critiques, ce sont les historiens que l'on a appelés afin qu'ils fassent un travail aussi serein que possible. Mais attention à ne pas oublier que l'histoire n'est jamais une vérité absolue! C'est ce que l'opinion publique et les médias, avides de raccourcis et hélas parfois peu portés aux nuances, ne comprennent souvent pas. Passer d'une vision idyllique de l'histoire à celle du «tous salauds!» n'est pas très sain. L'histoire est complexe, jamais binaire. Il faut prendre en compte tous les aspects et toutes les dimensions qui la constituent afin de permettre aux citoyens de réfléchir. Le rôle de l'historien est toujours d'expliquer le pourquoi du comment, de retracer les circonstances, de contextualiser, d'éclairer. Jamais de décerner un brevet de moralité.

**L'historien n'est ni procureur ni juge ni avocat?**

– En effet. Il faut se méfier des hommes politiques qui prétendent fixer la vérité historique une fois pour toutes. Je suis plutôt réticent pour les lois mémorielles. Quand on fige dans le marbre de la loi un élément historique, on court le risque de son exploitation politique.

L'histoire est toujours un enjeu, mais elle n'est jamais finie et ne souffre ni de facilité ni de réductionnisme. La vision du passé devient plus équilibrée si elle n'est pas orientée. Il faut se garder de se laisser entraîner par des anathèmes, car tous les sujets doivent pouvoir être abordés avec déontologie et respect.

Or, la nouveauté que les historiens apportent provient non pas de leur révision de faits avérés, mais de leur regard, de leur construction revisitée du passé, de leur mise en avant d'aspects occultés ou pas assez considérés.

### Les crises traversées par la Suisse ont-elles quand même eu un impact bénéfique?

– Cet ensemble de mises en cause a en tout cas souligné une évidence: la Suisse est de plus en plus seule en Europe et dans le monde. Les autres pays, amis traditionnels (Etats-Unis, France, Allemagne, etc.), ne sont pas venus à son secours. Tout ce

**«On ne peut pas ne pas parler de Guillaume Tell ou du Pacte de 1291 aux petits Suisses.»**

qui fondait sa solidité du point de vue international lui a fait défaut; on l'a encore vu avec la crise des otages en Libye.

La Suisse a ressenti sa solitude au sein de l'Union européenne, dont elle dépend économiquement et dont elle a adopté en grande partie la législation, mais qui ne lui fera désormais plus de cadeaux. A cet égard, je ne sais pas si une prise de conscience est née au sein de la population, qui ne réagit pas forcément en même temps que les événements qui l'affectent.



DR

### Et la transmission de l'histoire?

– Si l'on veut faire passer une conscience quelque peu civique chez les citoyens, encore faut-il ne pas faire preuve de paresse et de confort intellectuel! Je pense aux hommes politiques, aux journalistes, aux enseignants qui, sur ce terrain vite glissant, doivent veiller à faire des efforts afin de cerner le passé avec le plus de précision possible. Les élèves, futurs citoyens, ont aussi besoin de repères.

### De repères?

– Cela va paraître ringard, mais je rêve que chacun ait une frise du temps dans la tête. Lorsque l'on déambule dans une ville ou un village, on est sans cesse interpellé par des bâtiments et des monuments qui renvoient à des périodes du passé. Comment les comprendre sans jalons temporels? Idem pour la culture religieuse.

Nous vivons dans une société qui s'est construite sur les valeurs judéo-chrétiennes. Chacun est libre de les rejeter ou non. Mais encore faut-il savoir ce dont on parle si l'on veut dire que l'on aime ou non quelque chose! Si l'on n'a pas cette compréhension, quelle est la pertinence d'une critique ou d'un éloge?

La perte de connaissance de valeurs – par exemple le calendrier : Noël n'est

pas la fête des enfants et Pâques pas celle des lapins en chocolat... – fait que beaucoup de gens vivent avec des idées préconçues. C'est désolant. Beaucoup de citoyens sont orphelins du passé.

### L'enseignement de l'histoire serait donc insuffisant?

– Il ne s'agit pas de réclamer le retour à une histoire matraquant des dates et des noms. Mais on ne peut pas ne pas parler de Guillaume Tell ou du Pacte de 1291 aux petits Suisses alors que les Japonais et autres touristes viennent visiter notre Confédération multiculturelle, multilingue et multi-

## L'environnement, objet d'histoire

**Vous vous intéressez aussi beaucoup à l'histoire de l'environnement sur laquelle vous avez publié plusieurs livres. Pourquoi?**

– L'historien ne vit pas dans une tour d'ivoire, il s'intéresse aux questions de ses contemporains. Il est donc difficile de ne pas aborder le champ de l'environnement.

### Que nous apprend cette étude?

– Les questions environnementales se posent à toutes les sociétés. Depuis toujours. Une fois encore, il ne s'agit pas de désigner des « bons » et des « méchants », mais de mettre les choses en perspective. Une certitude : la société industrielle, née au 19<sup>e</sup> siècle, porte une lourde responsabilité dans la dégradation de l'écosystème. Cela nous interpelle, entre autres, sur l'idée de progrès : quelles sont ses limites?

L'histoire environnementale apprend la modestie. Il était autrefois futile de parler du temps qu'il fait alors que c'est devenu un sujet éminemment sérieux. A nouveau, le risque de l'instrumentalisation se pose avec évidence.

### Des exemples?

– Pendant très longtemps, le nucléaire a été présenté comme « la » solu-

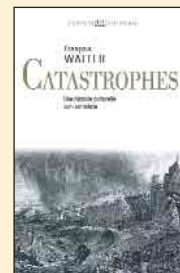
tion, en l'occurrence de la facilité au nom d'une énergie « propre » qui ne l'est en fait pas du tout. Aujourd'hui, on dit tout le contraire en pariant sur le solaire. Souvenez-vous du slogan « Hiroshima écologique » des Verts allemands, dans les années 1980, concernant ce qu'on a cru être la « mort des forêts » outre-Rhin.

L'historien de l'environnement apprend à être modeste par rapport à ce que dit la science, ses « diagnostics ». Il faut savoir distinguer entre les hypothèses de laboratoire, les scénarios des scientifiques et la réalité. Les infographies ont leur intérêt, mais elles ne disent pas tout de la réalité.

### Cette volonté de tout prévoir et de tout contrôler a-t-elle un revers?

– Le catastrophisme. Les sociétés modernes sont hantées par l'idée de leur déclin, une vieille histoire... La décadence est une tendance lourde. Pour ne rien dire de l'apocalypse, que l'on comprend mal (à nouveau le déficit de culture religieuse) puisqu'elle est une révélation, non la fin du monde. Le catastrophisme peut être compris comme la rançon d'une société qui, hantée par la perspective de tout perdre, veut tout et tout de suite. ■

TK



En haut à gauche *Le Serment du Grütli* (1780). Cette peinture fameuse de Johann Heinrich Füssli illustre l'un des mythes constitutifs de l'identité suisse.

religieuse pour ces raisons! Les mythes nationaux s'accommodent tous de raccourcis, de simplifications, de biais, d'inexactitudes, de références au surnaturel. Mais le rôle de l'historien qui les déconstruit n'est pas de les tourner en ridicule. Plutôt de donner des clefs de lecture qui permettent d'en comprendre les raisons et d'en saisir la portée.

### Pourquoi?

– Pour avoir une vision distanciée qui permette de transmettre un récit construit et objectif d'un destin collectif.

■ Recueilli par Thibaut Kaeser